

En février 1944, Primo Levi, chimiste de formation, est déporté en tant que juif dans le camp d'extermination et de concentration d'Auschwitz. Il relate son expérience dans *Si c'est un homme*, publié en 1947. Dans l'enfer du camp, seuls les déportés les plus endurants et les plus chanceux survivent, tandis que les autres, trop faibles, meurent d'épuisement ou sont envoyés à la chambre à gaz. Justement, le narrateur raconte dans le chapitre 13 le moment particulièrement éprouvant des sélections effectuées par les SS. Comment l'auteur parvient-il à témoigner de toute l'atrocité de la vie du camp dans ce passage ?

I. La barbarie nazie

1) Une organisation parfaite

Tout est prévu, tout fonctionne selon des règles bien précises → on le voit dans le premier paragraphe : chacun a un rôle précis (« connaît son métier », « a distribué la fiche ») et p.201 avec le vocabulaire administratif (« l'administration du Lager », « pourcentage »). Pour les SS, la sélection est une procédure habituelle.

Cette organisation implique la participation donc la complicité des prisonniers juifs (le chef de Block, le fourrier, « ses aides ») à cette sélection, d'où la perversité du système nazi car des juifs envoient d'autres juifs à la mort → verbes d'action « tapant et hurlant refoulent devant eux », « ils entassent », « le Blockältester a fermé le Tagesraum ».

2) L'humiliation des prisonniers

Les prisonniers sont dévêtus, battus et entassés dans une pièce minuscule comme dans une cage (p.198), totalement déshumanisés, traités comme du bétail → vocabulaire animal : « meute », « conglomérat chaud », « amas de chair vivante ».

L'horreur de cette situation est renforcée par l'emploi du présent : la scène est encore vivante pour le narrateur.

3) Une parodie de tribunal

Le SS est aux yeux des prisonniers « l'arbitre de leur destin ». Il est flanqué de deux personnes, une à droite et une à gauche. Ces trois personnes rappellent les juges d'un tribunal voire, avec le mot « destin », les trois Parques de la mythologie dont l'une décide de la mort des hommes. D'ailleurs le côté gauche est le mauvais côté, et la gauche a toujours été considérée de façon négative (*sinistra* en latin).

Or le jugement est expéditif : en « une fraction de seconde », « en nous jetant un coup d'œil de face et de dos », le SS décide de la vie ou de la mort de chaque prisonnier qui ne parcourt que quelques mètres. Il remet alors chaque fiche soit à droite, soit à gauche.

Il y a d'ailleurs des erreurs (René p.200) mais elles ne comptent pas : ce qui est important est de respecter un quota de prisonniers envoyés à la chambre à gaz => il s'agit d'un jugement sans procès, les victimes ne peuvent pas s'exprimer ni protester.

II. La tension des prisonniers

1) Entre déshumanisation et volonté de survivre

Les déportés ne semblent pas avoir conscience de ce qui se joue dans ce moment crucial, ils ont presque l'air indifférents à leur sort : « Nous n'avons pas le temps d'avoir peur, mais nous n'en avons pas la place. » Leurs seules préoccupations sont de chercher une sorte de confort physique (« se glisser dans les couvertures », « somnoler », « contact de la chair chaude [...] pas désagréable »). Même après la sélection, ceux qui ont droit à leur double ration de nourriture la réclament même s'ils savent qu'ils vont bientôt mourir (cas de Ziegler). Tous sont résignés à leur sort.

Cependant, un instinct de survie les force à faire bonne figure et à avoir l'air en bonne santé quand ils passent devant le SS : « Comme les autres, je suis passé d'un pas souple et énergique », « cherchant à tenir la tête haute, la poitrine bombée ».

2) Entre colère et absence de compassion

Du coup, cette volonté de survivre anéantit toute morale et toute compassion chez les prisonniers après la sélection : « ce n'est plus la peine de se ménager les uns les autres. » Ils cherchent à savoir quel est le mauvais côté des fiches et donc ils « se précipitent autour des plus vieux, des plus décrépits, des plus « musulmans » » (musulmans = déportés les plus faibles, proches de la mort). Le plus important est de savoir où se situe la fiche de chacun, pas de réconforter les plus faibles.

Autre exemple : René, « jeune, robuste » a vu sa fiche passer à gauche. Pour expliquer cette « irrégularité », Primo Levi pense qu'il « pourrait bien s'être produit un échange de fiches » avec la sienne, mais il n'exprime aucune culpabilité face à cette découverte et s'en rend compte sur un ton très neutre : « cela n'éveille en moi aucune émotion particulière ».

Pourtant, à un moment, la grande retenue de Primo Levi fait place à une sorte de colère → cas de Sattler qui recoud sa chemise alors qu'il est condamné : « Dois-je aller lui dire qu'il n'en aura plus besoin, de sa chemise ? » L'auteur se révolte brièvement contre cette résignation, cette absence de morale des prisonniers ; il a conscience de la vanité de leurs gestes.

3) Entre distance et volonté pédagogique

Alors que la scène est particulièrement choquante et atroce, Primo Levi écrit de façon dépouillée ; il ne cherche pas à nous apitoyer (sauf exemple précédent) ou à accentuer l'horreur de cet épisode. Cette sobriété permet de mieux dénoncer la barbarie des nazis qui font perdre leur humanité aux prisonniers.

En revanche, il cherche à raconter de la façon la plus juste ce qu'il a vécu, et à nous transmettre le mieux possible ce qu'il a vécu : c'est pourquoi il prend soin de nous expliquer les mots allemands du camp comme le « Tagesraum ». Il y a une vraie volonté pédagogique dans son récit. Lui-même essaie d'analyser, de comprendre le sens de cette expérience, à la fois au moment où se passe la sélection et ensuite, au moment où il écrit (« je n'ai jamais su si c' était là une manifestation absurde de la bonté d'âme des Blockälteste ou une disposition formelle des SS »).

Conclusion :

La force de ce témoignage repose dans le ton très sobre de Primo Levi, qui essaie de nous faire comprendre la perte d'humanité des bourreaux mais aussi des déportés. A la fin du chapitre, Primo Levi écrit : « Ce qui a eu lieu aujourd'hui est une abomination qu'aucune prière propitiatoire, aucun pardon, aucune expiation des coupables, rien enfin de ce que l'homme a le pouvoir de faire ne pourra jamais plus réparer. »